

tor. Nous y trouvâmes un fort (1) de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. Je ne puis rien vous dire de l'intérieur de ce fort; nous en sommes passées à une certaine distance, mais je crois que l'extérieur en dit assez pour déplorer le sort des familles qui l'habitent. Comme le R. P. Rémas avait affaire au commis, la caravane suspendit sa marche pendant quelques heures. Durant cet intervalle, nous reçûmes la visite de quelques familles. Parmi ces personnes il y avait des femmes métisses, des sauvagesses sauteuses, assiniboines et crises, dont la plupart étaient infidèles et ne savaient trop que penser d'une sorte de femmes comme nous. Un des enfants demanda même à sa mère si nous étions de ces bêtes qu'ils appellent hiboux ! Après un bout de conversation par interprète avec ces bons sauvages, nous leur fîmes nos bonjours et nous recommandâmes aux chrétiennes de continuer à aimer le bon Dieu: ce qu'elles nous promirent en pleurant, tant elles avaient été heureuses d'avoir pu ce jour-là satisfaire aux devoirs de notre sainte religion: chose qui ne leur arrive que bien rarement, car il n'y a pas encore de missionnaire dans les environs.

Durant notre voyage nous avons rencontré cinq forts de cette nature. Rien n'est plus triste que la vue de ces postes. A notre douleur et confusion nous avons vu de pauvres Canadiens menant une vie semblable à celle des sauvages. Venus dans ces tristes pays avec l'espérance d'y faire fortune, ils se sont mariés avec des sauvagesses et, aujourd'hui entourés d'une nombreuse famille, ils y mènent une vie pénible et misérable. Nous avons vu dans ces forts diverses nations sauvages. Je ne sais sous quelle couleur vous peindre l'état de misère de ces pauvres gens créés comme nous pour connaître et aimer le Créateur, mais dont le genre de vie est peu conforme à cette seule et unique fin. La plupart d'entre eux sont à moitié vêtus. Nous en avons vus même complètement nus se promener en présence de tout le monde avec la même tranquillité que s'ils eussent été revêtus de magnifiques habits.

La distance entre les forts est de dix à douze jours de marche. Nous rencontrons parfois des chemins affreux. Il faut traverser tantôt des montagnes, d'énormes buttes de sable, des marais d'où il est bien difficile de se tirer, tantôt des rivières, dont les plus considérables sont la rivière Assiniboine, la belle Saskatchewan que nous avons traversée trois fois, et la rivière aux Gros-Ventres. Cette dernière est la plus dangereuse à cause de la rapidité de son cours; son fond est rempli de grosses roches, mais elle n'est pas très profonde; elle est, je crois, aussi large que la rivière du Loup au temps de la crue des eaux. Avant de la traverser nous dûmes rester deux jours sur le rivage. Comme il n'y avait aucune barque nos hommes prépa-

(1) Fort Ellice; aujourd'hui Saint-Lazare, Man.